

Simone naît deuxième d'une fratrie de cinq, dans une famille paysanne de la France profonde. Mathilde, l'aînée, a neuf ans lorsqu'on lui découvre une méningite. Elle survit, mais des séquelles l'empêchent de suivre une scolarité normale et la cantonnent à la maison. C'est Simone qui reprend le rôle d'aînée de la famille, ses parents attendent d'elle qu'elle soit responsable des autres enfants. À la sortie de la classe unique, elle marche main dans la main avec son petit frère jusqu'à la maison où l'attend la mère avec la petite dernière dans les bras. Simone prend le relais, s'occupe des devoirs avec le grand, joue avec sa sœur, amuse Mathilde qui s'est ennuyée à la maison toute la journée. La mère est partie rejoindre le père aux champs, la soupe devra être prête lorsqu'ils reviendront tous deux.

1937 – Simone a huit ans

Comme chaque dimanche, la mère l'a envoyée vers les clapiers dans la cour, derrière la maison. Elle lui a dit de choisir le plus gros, elle a insisté, pas comme la semaine dernière. Ce que Simone ne dit pas, c'est qu'elle a un préféré. Il la laisse depuis quelque temps le prendre dans ses bras et lui gratter derrière ses oreilles, là où c'est le plus doux et où elle aime cacher son nez. Elle l'a appelé Rodoudou. Elle sort dans la cour, la voilà devant la grille, tous les autres lapins se sont terrés derrière contre le mur, bien loin de toute main qui viendrait les attraper. Seul Rodoudou est resté devant, il fixe Simone de ses yeux ronds, son museau frémit en l'air à son approche, comme s'il reconnaissait son odeur. Il attend la main qui caresse. Évidemment, c'est Rodoudou le plus gros, c'est lui qu'il faudrait amener à la mère. Mais Simone ne veut pas. On entend les bruits de casseroles dans la cuisine, la mère qui s'impatiente, sa voix qui résonne jusque dans la cour, alors il vient ce lapin ? Et les mains de Simone qui ont ouvert la porte du clapier, ces mains qui essaient de saisir les petits corps duveteux qui fuient tous à leur contact, tous sauf Rodoudou qui vient se frotter contre elles. Un instant, Simone oublie la raison de sa venue. Elle répond aux caresses de son préféré, le sort même et le serre contre son cœur, plongeant son visage dans la douceur de son poil.

Tout à coup la voix dure de sa mère dans ses oreilles tout près d'elle, bon Simone qu'est-ce que tu fais, ça fait bientôt dix minutes que tu, et la main sur son épaule qui la fait se retourner, oh mais il est parfait celui-là, il me semblait bien qu'il en restait un gros, il sera parfait pour le ragoût. Et Simone qui veut s'opposer, qui cherche un autre petit corps duveteux comme offrande à proposer à la mère, en échange de Rodoudou, mais qui ne peut que bégayer un non non étouffé, la mère a déjà claqué la porte du clapier, saisi le lapin par les pattes arrières pour qu'il ne se débâte pas. Elle fait les mêmes gestes que tous les dimanches, précis, rapides, le plat de la main qui frappe d'un coup sec la nuque de l'animal, Rodoudou qui ne bouge plus, le petit corps pendu qui balance et tape contre les jambes de la mère au rythme de son pas dans la cour. Simone baisse les yeux, mais cela ne l'empêche pas de visualiser tout à fait ce que la mère va faire maintenant. Rodoudou pendu par les pattes dans la cuisine, l'entaille pour que le sang s'écoule, le liquide rouge qui goutte dans le bol, la mère qui dépouille le petit corps d'un mouvement. Et la peau, la douce peau de Rodoudou qu'on nettoiera et dont on pourra fabriquer, pourquoi pas, un jouet pour

les enfants, une robe pour la poupée. Simone vomit dans la cour. Depuis ce jour, elle ne va plus jamais passer du temps seule vers les clapiers, en-dehors des dimanches quand on lui demande de ramener un lapin. Elle se charge de cette tâche en quelques minutes, d'ailleurs la mère lui apprendra bientôt les gestes à faire pour que l'animal ne souffre pas.

Mais ce dimanche-là, elle ne mange que les pommes de terre et les haricots. La mère le remarque, Simone mange ta viande, ne fais pas ta difficile. Le regard lourd des parents sur elle, l'enfant finit par avaler un morceau en déglutissant avec peine, les larmes dans les yeux. Elle se console, peut-être qu'elle gardera un peu de Rodoudou en elle comme ça.

Simone a dix ans quand la guerre éclate. Au début, ce ne sont que des hurlements à la radio. La famille vit en zone libre, on ne s'inquiète pas trop. Mais l'hiver est rigoureux, on a peu de réserves, il faudra tenir si la guerre s'étend et perdure. Simone et ses frères et sœurs continuent à aller à l'école, même si les vêlages les en empêchent parfois. Dans la classe du village, on a mis trois niveaux ensemble, car il y a trop peu d'enfants. Tous viennent de familles paysannes. Cela ne choque personne que la vie de l'école soit bousculée par le rythme des moissons ou des mises bas. On s'adapte, connaître ses livrets par cœur ne fait pas vivre, alors que les champs et les bêtes si. Le maître le sait aussi bien que les élèves, lui qui achète ses œufs et son lait à la mère.

Simone a treize ans quand la plupart de la France passe en zone occupée par les Allemands. Mais son village est du bon côté du Rhône, celui qui tombe entre les mains italiennes. Des soldats parlant une langue qu'elle ne comprend pas viennent à la ferme, ils comptent les bêtes, les sacs de blés dans le grenier, repartent avec les bouteilles de la vigne du père. Des rationnements sont mis en place. On ne mangeait déjà pas beaucoup, on mange encore moins. Mais pendant plusieurs mois, la présence italienne se limite à quelques vols, sûrement moins lourds à supporter que ceux qu'on rapporte de la vallée d'en face.

La guerre n'en finit pas. L'été arrive, Simone finit l'école. À la ferme, elle représente deux bras, mais aussi une bouche en plus à nourrir. On se questionne : que faire d'elle ? La mère dit que savoir coudre, c'est toujours utile. D'ailleurs, elle-même fait souvent de petits travaux dans le village, Simone l'a déjà aidée plusieurs fois, elle n'a pas deux mains gauches. Une des sœurs de la mère, qui vit à Marseille, connaît un atelier qui cherche une apprentie couturière.

C'est la première fois que Simone part si loin de chez elle. Mais impossible de trouver quelqu'un avec un véhicule autorisé à circuler. Alors cinq jours d'attente dans les gares, d'abord à la ville à cause d'un bombardement allié, puis dans un village après un sabotage effectué par des résistants. Dans un wagon surchargé, les yeux de Simone rencontrent enfin la mer et ses mouvements, qu'ils ne connaissaient pas. La tante l'attend, Jésus sois loué c'est un miracle que tu sois là, et entière, elle la serre dans ses bras et lui montre l'atelier, la présente à sa patronne. En rentrant, le chemin le plus sûr pour rejoindre l'appartement, tout pour éviter le Vieux-Port, complètement détruit depuis quelques mois. Une nouvelle routine s'installe. Au lieu de s'occuper des bêtes et des petits, c'est maintenant une tranche de pain autour de la lampe à pétrole posée sur la table de la cuisine et un peu de chicorée avalée

avant de marcher d'un pas rapide jusqu'à l'atelier. Surtout ne pas oublier de vérifier la présence de la carte d'identité dans la doublure de la poche de la veste, les contrôles dans la rue sont fréquents. La petite boutique voit l'installation du matériel de Simone et de ses collègues à côté de leurs machines, dans un ordre immuable : les aiguilles d'abord, puis les ciseaux, les fils, et enfin les tissus, récupérés pour la plupart à cause des pénuries. La lumière est faiblarde, les couturières se penchent sur leurs commandes. Les clients attendent la réparation de leur jupe ou de leur pantalon. On ne voit presque jamais aucun nouveau tissu, tant ce serait rare ou trop cher. Il faut travailler en silence, mais il y a la pause de midi, où on peut échanger sur les raids aériens ou sur les rumeurs qui courent sur une libération prochaine. Désormais, la France entière est allemande. L'après-midi, c'est création de patrons, ajustement des vêtements aux différentes morphologies, avant d'organiser les tissus pour le lendemain et de nettoyer l'atelier. La plus chanceuse, celle que la patronne estimait avoir le mieux travaillé, pouvait s'échapper avant les autres pour récupérer et livrer les commandes. Souvent, c'est Simone, qui commence à bien connaître les rues de Marseille. Se dépêcher pour rentrer avant le couvre-feu, presser de toutes ses forces sur les pédales de la bicyclette, baisser les yeux quand on croise une patrouille, prier pour qu'il n'y ait pas de bombardements tant qu'on est dehors. Se retrouver autour de la table de la cuisine, avec la tante, son mari, leur fils. Prier pour ceux restés au village, le père, la mère, Mathilde, les deux petits. À la radio, dans les journaux, on parle d'effort de guerre, on raconte les hommes qui viennent dans les fermes pour réquisitionner et distribuer les récoltes des paysans. Simone imagine le père, la mère, acculés devant la perte de leurs provisions, les carottes, les cardons, les navets qu'on gardait pour les soupes, les poires pour le dessert. Leur a-t-on arraché aussi les chèvres, les vaches, les lapins ? Et les poules ? Ont-ils assez encore pour nourrir les quatre enfants ? Aucune nouvelle d'eux, comme la mère et le père préfèrent s'occuper des champs et des animaux plutôt que perdre du temps à écrire. Simone leur envoie la plus grosse partie de son petit salaire chaque mois et donne le reste à la tante pour la nourriture et le lit.

Ici commence ton texte.